



HAL
open science

La sexualité, vecteur de l'utopie

Raymonde Séchet

► **To cite this version:**

Raymonde Séchet. La sexualité, vecteur de l'utopie. Sylvette Denèfle. Utopies féministes et expérimentations urbaines, Presses universitaires de Rennes, pp.155-162, 2008, Géographie sociale. halshs-00364486

HAL Id: halshs-00364486

<https://shs.hal.science/halshs-00364486>

Submitted on 26 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sexualité et utopies urbaines

Raymonde Séchet
Professeure de géographie
UMR 6590 ESO, CNRS & Université Rennes 2

Trois textes pour trois utopies

Dimension de la production et de la reproduction des sociétés, l'espace peut être un instrument de leur transformation ; quant aux lieux, qui sont supports de l'action et des constructions identitaires, ils sont susceptibles d'être mobilisés dans des actes de résistance, et donc des utopies. C'est dans ce cadre problématique que sont ici rassemblés trois textes qui, même si le mot n'est pas écrit, ont pour objet commun le corps féminin, première des échelles de la différenciation spatiale et sociale (Valentine, 2001 : 8), et plus précisément le pubis, ce que les femmes en font ou ce que certaines d'entre elles choisissent ou rêvent d'en faire. Ces textes sont des contributions à la connaissance de la constitution des espaces et des lieux comme expressions de la sexualité et du genre et de l'articulation entre les deux. La convergence thématique et la possible mise en cohérence problématique ainsi proposée pourra paraître éloignée des intentions des auteur-e-s des trois textes réunis dans cette dernière partie de l'ouvrage. Et pourtant, elle s'impose.

Forme spécifique de l'idéal chrétien, le monachisme qui étend son influence en Occident aux IV^{ème} et V^{ème} siècles (Patrick Laurence) s'est heurté à l'émancipation des femmes romaines avant de séduire nombre d'entre elles. Prônant la prière, le dépouillement, l'ascèse et le rejet des plaisirs de la chair, le monachisme va donner naissance à l'idéal de la virginité chrétienne. Si celui-ci n'est en soi pas nouveau, il est au quatrième siècle porté par un puissant mouvement qui en fait une aspiration pour d'innombrables jeunes filles, mais aussi des veuves et même des épouses. L'incompatibilité entre les exigences du monachisme et le respect des règles sociales va poser la question de l'émergence de lieux spécifiques rendant possible les pratiques ascétiques : ce seront les monastères.

Spécialiste de l'œuvre romanesque de l'écrivain argentin Manuel Puig (1932-1990) dont elle nous dit qu'elle est traversée par la notion de genre, Mónica Zapata propose une lecture du roman *Pubis angelical* dans lequel la composante spatiale est particulièrement importante¹. La maladie d'Ana, la protagoniste, la conduit à une nouvelle attitude à l'égard de la sexualité mais aussi à rêver d'une ville du futur dans laquelle la sexualité serait dépassée. Le roman juxtapose en effet trois récits narratifs : celui d'Ana, jeune argentine expatriée âgée de 30 ans et enfermée dans une chambre d'hôpital de Mexico en 1975, celui d'Ama, en fait Hedy Laman, actrice d'Europe de l'est dans les années 1930, mariée à un homme très riche qu'elle va quitter pour réaliser ses propres désirs avant de mourir à la veille de ses trente ans, celui de W218, jeune femme qui fait fonction de prostituée instituée dans la ville d'Urbis avant de mourir dans la Prison des Glaces Eternelles où se réalise l'utopie du « Pubis d'ange ».

Katarzyna Pabijanek prend l'architecture comme point de départ d'une réflexion sur les relations entre féminisme et théorie *queer* pour suggérer une société qui ne serait plus organisée selon le mode binaire qui place le féminin sous la domination du masculin. Pour l'architecte, il va de soi que le changement des rôles et de la place des unes et des autres suppose de repenser les espaces matériels. L'auteure s'appuie, dans une ville, Budapest, où

¹ De son côté, Mario Carrier, dans un texte portant sur l'appropriation de la psychanalyse par Manuel Puig et cherchant à montrer la place considérable des théories freudienne et lacanienne dans ses romans, nous dit que « la plupart des études consacrées aux romans de Puig se sont intéressées aux rapports intertextuels qu'entretient son œuvre avec différentes productions culturelles comme le feuilleton télévisé, le roman policier, le cinéma, la chanson populaire (le tango) ».

existent de nombreuses sources chaudes, sur le cas des bains publics, mais aussi surtout sur les toilettes publiques. Il est donc dans ce texte moins question de sexualité que d'anatomie du sexe, celle qui veut que les hommes fassent pipi debout et les femmes assises. Quoique ! Ne revient-il pas aux architectes, notamment femmes et féministes, d'imaginer des lieux d'aisance alternatifs, et aux organisateurs et organisatrices de manifestations accueillant beaucoup de femmes de tenter l'expérience du changement ?

L'espace comme condition de l'asservissement de la femme

Les questionnements relatifs à la production d'un espace genré comme moyen de la permanence de l'assignation et de la subordination des femmes, concernent toutes les échelles spatiales, et donc autant l'architecture que les sciences sociales. Architecte elle-même, Katarzyna Pabijanek reprend des interrogations sur les relations entre genre et espace (Comment l'espace est-il genré ? Quel est l'impact du sexe de l'architecte sur la production d'un tel espace ? ...) ainsi que le postulat féministe de l'importance des relations de pouvoir dans cette relation entre genre et espace. Elle s'inspire de Lefebvre pour avancer l'idée que l'idéologie qui divise la ville entre espace public et espace privé, production et reproduction, hommes et femmes est à la fois patriarcale et capitaliste. Parce qu'ils diffèrent, les espaces alloués aux hommes et aux femmes jouent un rôle dans la production et le maintien des relations hiérarchiques de genre.

Bien qu'elles ne soient pas explicitement présentes dans leurs textes, ces questions sur la dimension spatiale des relations de genre peuvent être également utilisées comme grille de lecture des textes de Patrick Laurence et de Mónica Zapata, qui, comme celui de Katarzyna Pabijanek, font référence à des espaces d'asservissement. Alors qu'elles représentent plus de la moitié des usagers de l'espace, les femmes n'ont pas influencé les formes urbaines ; l'architecture moderne est dominée par le culte du grand, du solide, de l'érigé alors que la féminité est associée au moelleux et à la chaleur des intérieurs. Cette binarité de l'urbanisme et de l'architecture participe à la naturalisation des rôles dévolus aux femmes et des places qui leur sont assignées. Signalée pour la Rome antique comme pour la ville contemporaine, l'étroitesse des espaces féminins est une des caractéristiques récurrentes des espaces dévolus aux femmes et participant à leur subordination : le repli dans la maison est une manière de protéger les jeunes filles et les femmes du monde extérieur, c'est-à-dire des hommes (Patrick Laurence). Pour Mónica Zapata, cette étroitesse (le périmètre réduit du village, les quatre murs d'un appartement en ville, le champ clos des chambres ou de la cellule de prison – dans *Le Baiser de la femme araignée*, roman le plus connu de Manuel Puig) conditionne les comportements.

Ces espaces restreints sont intrinsèquement associés à des prisons intérieures productrices de situations d'enfermement psychique. Ils sont les cadres dans lesquels les femmes doivent supporter les contraintes de leur corps et mettre ce corps/sexe à disposition. Les femmes romaines et celles des romans de Manuel Puig vivent une sexualité soumise. Les contraintes de sexe subordonnent les premières à l'obligation du mariage et à l'enfantement. Les sociétés patriarcales, dans lesquelles le joug matrimonial est le noyau de la vie sociale, ne permettent pas à la jeune fille d'échapper au mariage prévu par sa famille et ensuite à l'enfantement. Cette contrainte pèse particulièrement sur les femmes de l'aristocratie romaine par qui passent le maintien du nom : la femme n'existe pas en tant qu'individu mais en tant que maillon de la lignée. Quant au monde des prisons intérieures de Manuel Puig, il est aussi celui du binôme homme fort/femme faible dans lequel la femme doit se conformer aux principes fermés et autres idées reçues sur les rapports homme/femme dans la société, ce qui peut conduire ces femmes à se mépriser et à mépriser les autres femmes.

Chez Katarzina Pabijanek, la soumission féminine et la supériorité masculine passe par le sexe, vulve ou pénis. Les différences sexuelles trouvent leur origine dans l'anatomie dont Simone de Beauvoir (*Le Deuxième sexe*) nous dit qu'elle justifie l'apprentissage des manières différenciées d'uriner : alors que la fillette et la femme doit s'accroupir, se dévêtir et se cacher pour laisser aller le flux de son urine, le garçon apprend à contrôler le jet en tenant son pénis avec ses mains. La séparation dans l'espace public entre toilettes pour les hommes et toilettes pour les femmes impose de choisir entre le M et le F inscrit sur la porte, ce qui oblige la femme, fût-elle lesbienne, travestie, transsexuel(le), à afficher sa reconnaissance de son identité de genre.

L'analyse des procédures de discipline et de soumission des corps féminins présente dans les trois textes prend une forte connotation foucauldienne. Les espaces sont prescripteurs de comportements ; en montrant ce qui est « In Place » et « Out of place » (Cresswell, 1996), ils participent à la production des normes qui pérennisent les hiérarchies entre hommes et femmes autant qu'aux constructions identitaires.

Des lieux pour penser une utopie libératrice

Dans le même temps, les espaces sont aussi au cœur des résistances par lesquelles s'initient et se concrétisent des utopies dont la finalité est de permettre aux femmes de prendre ou reprendre le contrôle et la maîtrise de leur corps pour sortir des prisons intérieures en brisant les verrous de leur existence (Laurence). La résistance, ici, n'est pas la résilience qui permet de supporter des traumatismes et des mémoires douloureuses ; elle est la résistance psychique face à l'oppression et à la domination qui suppose que les individus et les groupes non-dominants mobilisent leurs capacités de créativité et d'ingéniosité pour développer des pratiques matérielles et symboliques qui leur confèrent un pouvoir sur les espaces (Pile, Keith, 1997). La résistance psychique est donc en même temps production de l'espace par le bas. Dans les trois textes, cette résistance à la fois psychique et spatiale apparaît à deux niveaux. Le premier est celui de la prise de conscience et de l'évasion. Il peut s'exprimer par le repli des femmes sur elles-mêmes et entre elles mais aussi déboucher sur le second, qui est celui de la libération. Celui-ci peut en effet aller jusqu'à la transgression, le changement des valeurs et la production d'un monde nouveau.

La virginité chrétienne est utopie car en faisant profession de virginité, les femmes se détournent d'un devenir social tracé pour elles pour se faire actrices de leur destin et maîtresses de leur sexualité. Au premier niveau de l'utopie, elles continuent à vivre dans leur famille où elles sont supposées trouver la protection que n'assure pas l'érémitisme, forme extrême du monachisme oriental. Pour que cet ascétisme familial citadin la protège des sollicitudes, la femme est incitée au confinement dans sa chambre au sein de la demeure familiale, c'est-à-dire à la mise à l'écart de la vie sociale du reste de la famille et donc du monde extérieur. Le deuxième niveau est celui du regroupement entre femmes. Dans un premier temps, il s'est agi de communautés de femmes mises en place par des aristocrates romaines qui accueillent dans leur domicile d'autres femmes ascètes et font de leur domicile un *monasterium*. Au cinquième siècle, les monastères sont devenus une réalité familière à Rome. C'est à cette époque que des Romaines expriment le désir d'aller jusqu'au bout de leur conversion au monachisme en partant en Orient, soit pour un pèlerinage qui peut prêter à sourire par le confort de ses conditions matérielles, soit avec une rupture complète avec l'Occident. Dans ce cas, elles vont jusqu'à s'enfermer dans une cellule de l'un des monastères implantés en Palestine. Le voyage est alors émancipation par rapport à leur condition de femme puisqu'il ouvre sur une vie dans laquelle il n'y a plus d'assujettissement social, familial, sexuel. Mieux encore : la femme devient une sainte qui, en faisant le choix de Dieu, obtient d'être reconnue comme supérieure, y compris sur les hommes.

A cette production de lieux spécifiquement féminins qui a été la condition de l'utopie de la virginité chrétienne s'oppose la production de types de lieux qui permettraient de gommer la partition entre masculin et féminin, et d'effacer en même temps toute référence hiérarchique. C'est à ce type de lieux que Katarzyna Pabijanek aimerait voir réfléchir les décideurs de la production d'espaces publics. Elle souligne le caractère particulièrement contraignant et normatif des toilettes. Pour les personnes qui ne veulent pas entrer dans le jeu des interpellations M ou F, la seule alternative est de choisir les toilettes réservées aux personnes atteintes de déficiences physiques, si celles-ci ne sont pas spécifiques à un sexe. Ses réflexions sur la possibilité d'échapper au M & F partent d'une question très concrète : comment réduire les files d'attente devant les portes F ? Avec plus de toilettes ? Avec des vêtements différents ? En faisant pipi debout ? Citant l'exemple du festival de musique de Glastonbery, Royaume-Uni, en 2004, où un espace avec des urinoirs et un accessoire en carton permettant de faire pipi debout était réservé aux femmes, elle invite à réfléchir à des artifices pour déjouer les difficultés anatomiques. Mais on reste-là dans l'entre soi féminin. Aucune attaque n'est alors portée à la catégorisation binaire dont le caractère pesant a été mis en évidence lors des débats autour de la mixité dans les bains de Budapest qui fonctionnent selon une alternance de soirées réservées aux hommes ou aux femmes. Pour l'auteure, l'abolition de la division masculin/féminin suppose de penser un espace *queer* dans lequel la dimension sexuée ne serait plus oppressante pour une société pacifiée et sans domination.

Dans la présentation de *Pubis angelical*, se retrouvent des éléments déjà observés dans les deux autres textes. Si Ama et W218 sont pensées comme les miroirs d'Ana, alors elles sont le reflet de l'évolution de ses représentations des rapports entre hommes et femmes. Le premier stade est celui de la réduction spatiale au lit d'hôpital : au cours de l'expérience de la maladie, les relations de Ana avec son amant évoluent et elle y gagne une estime de soi, sans que pour autant la domination masculine soit mise en cause dans un monde qui est aussi celui d'Ama. Un monde des films de série B où la femme est libre de choisir son amoureux mais où les relations de genre changent pas. Le film de série B (ou le roman-photo comme dans *Le plus beau tango du monde* paru en 1969) offre une rhétorique de l'esthétisme féminin qui voile une éthique répressive : ils seraient « un opium des femmes » puisque « ce sont les femmes qui passent leur temps à voir des téléromans et des films d'amour, pas les hommes » (page 184 du roman, cité par M. Carrier, 2006). La nouvelle vision des rapports de genre qui permet l'indépendance est atteinte dans le deuxième stade, celui de l'élargissement vers des espaces rêvés, les grands espaces de l'inconscient où peut se construire une cité du futur. La métaphore du pubis d'ange est celle d'une femme nouvelle capable de se révolter après des siècles de domination, d'un être supérieur mi-femme mi-ange qui, à la différence des hommes, refuse la violence et fait régner la paix.

Utopies ou affabulations féminines ?

L'utopie a ses limites. Les résistances peuvent susciter des contre-résistances, parce que les dominants ne se laissent pas ébranler. Mais ces réactions peuvent venir de là où elles ne sont pas attendues, c'est-à-dire des femmes elles-mêmes.

Un premier type de limites tient à la nature même de l'utopie : authentique dessein ou « pure utopie » dont la part d'imaginaire, d'irréalité, voire de perversité s'impose d'évidence quand on ramène l'individu les pieds sur terre. Comment imaginer un monde sans sexe alors que la reproduction suppose la maternité ? La virginité ne peut être que minoritaire et le pubis d'ange est affabulation de femme. En outre, le niveau de l'évasion chez Manuel Puig et chez les moniales n'est-il pas un piège ? Dans sa conclusion, Patrick Laurence invite à s'interroger sur le caractère libérateur de l'enfermement (la situations des moniales dans les monastères d'orient ne seraient pas loin de rappeler le gynécée). Et que penser de l'advenue sur terre d'un

monde fictionnel, meilleur des mondes qui prend en charge la sexualité des hommes sans charme ? Qu'il est déjà presque là tant la fréquence des activités sous environnements virtuels brouille les limites entre matérialité et imaginaires spatiaux ?

Le deuxième type de limites se trouve dans la catégorie « femmes », comme dans tout processus de catégorisation. Les femmes ne constituent pas une catégorie unique et unifiée ; c'est là une question qui a traversé les théories féministes. Patrick Laurence l'a montré : des inégalités sociales très fortes existent entre les moniales et, d'ailleurs, le monastère reproduit la société civile et la cité terrestre plus qu'il ne propose une cité céleste. A sa tête, se trouvent des femmes riches qui peuvent déroger à l'interdiction de sortie ; à l'intérieur, la répartition des tâches est bien différenciée en fonction des origines sociales. Katarzyna Pabijanek fait, quant à elle, le constat que beaucoup de femmes ont d'autres priorités que d'imaginer pour leurs filles des modes alternatifs d'éducation à l'usage des toilettes. La question ici présente des configurations des relations entre genre et rapports de classe, traverse le temps et a récemment été reposée par Linda Mc Dowell, à un moment où les inégalités sociales entre femmes se creusent.

Quand elle s'interroge sur l'indifférence ou l'opposition des mouvements féministes à sa proposition de réfléchir à une nouvelle organisation des toilettes, Katarzyna Pabijanek suggère un troisième type de limites. L'auteure conclut qu'en raison de leur manque de questionnement sur les liens entre espaces sexués et construction des rapports de genre, ce sont ces mouvements, et non l'espace, qu'il faudrait *queeriser*. Sans quoi ces mouvements ne vont pas jusqu'au bout de la défense des femmes et se contentent de les poser comme une minorité sans vraiment penser autrement la ville et la société. L'une des difficultés dans l'émergence d'une urbanité *queer* se trouve dans les convergences d'intérêts dont Katarzyna Pabijanek ne fait que suggérer le poids à travers sa revendication d'une architecture qui ne serait pas patriarcale. Or dans la Ville occidentale d'aujourd'hui, défense des valeurs familiales traditionnelles et défense des intérêts de l'économie marchande se rejoignent, avec le soutien de politiques urbaines qui associent le capital et le phallus (Hubbard, 2004 : 682) : dans les espaces centraux pensés pour les affaires, le commerce, les loisirs, la flânerie, les femmes sont là pour être consommatrices ou protégées face à la « sexualisation » de l'espace. Toutefois, la critique de postures, qu'elles soient de recherche, militantes, relevant du sens commun, ou d'autre nature encore, justifie-t-elle le travers inverse qui consiste à porter avant tout les regards sur des minorités (lesbiennes, bi et trans, prostituées...), à privilégier les identités et le culturel au détriment de questions telles que celles des rapports sociaux entre femmes ou entre genres ?

On le voit, les trois types de limites renvoient à des questions de nature paradigmatique qui traversent les sciences sociales actuelles.

Références

Carrier M., « Le roman *Pubis angelical* : l'inconscient chez Manuel Puig ». Consulté août 2006 (http://www.geocities.com/b1pnow85/litterature/le_roman_pubis_angelical.htm)

Cresswell T., *In Place/Out of Place: geography, ideology and transgression*, University of Minnesota Press, 1996.

Hubbard P., "Revenge and Injustice in the Neoliberal City: Uncovering Masculinist Agendas", *Antipode*, 2004, p. 665-686

McDowell L., "Reconfigurations of gender and class relations: class differences, class condescension and the changing place of class relations", *Antipode*, 2006, p. 825-850.

Pile S. et Keith M. (dir.), *Geographies of Resistance*. London, Routledge, 1997.

Valentine G., *Social geographies. Space & society*, Prentice Hall, 2001.